

RENCONTRES ABELLIO 2012 - MONTRÉAL

PRATIQUE QUOTIDIENNE DE LA STRUCTURE ABSOLUE

par Guy Gervais

Mon témoignage à propos d'Abellio ne peut être que celui d'un poète à la poursuite sans fin d'une connaissance gnostique qui lui aurait toujours échappé. Je sentais que mes facultés intuitives ne pourraient jamais satisfaire en moi un besoin de solidité que seul un intellect éclairé puisse offrir. Comment donner à mes images une dimension concrète ?

Mes contacts sporadiques avec Abellio me laissèrent plus souvent convaincu de ne pouvoir jamais combler cet espace, celui de ma nature propre ou celui de mon inculture. Mais ces rencontres avaient lieu. Le mot est juste, car même je n'étais devant lui que le représentant d'un vague mysticisme trop lyrique, il y avait rencontre et aucune indifférence.

Si bien que tout ce qui m'échappait par tous les niveaux était compensé et comblé par une indicible participation universelle au drame de la connaissance et à sa solution au fond de l'être.

Homme de raison s'il en est, Raymond Abellio n'affirmait-il pas à plusieurs reprises au cours de ses réflexions, même sans preuve, puisqu'il n'en existe aucune à proprement parler, aucune incontestable ou tangible, n'affirmait-il pas avec assurance que les messages de la Tradition, l'essentiel des plus anciens et mystérieux enseignements des Upanishads, des Védas, du Yi-King ou de la Genèse n'étaient pas des fruits développés par les hommes raisonnateurs, qu'ils n'ont point germé au sol de notre terre mais seraient les fruits tombés d'un seul arbre invisible dont les racines seraient en haut, dans un au-delà du mental, rejoignant ainsi les visions du poète yogi Sri Aurobindo qui consacra sa vie entière à faire descendre et à s'épanouir en l'homme cette source invisible, pour lui source divine, d'une conscience intuitive, sur-mentale et même supra-mentale.

Qu'Abellio puisse ainsi penser et parler comme un homme vivant dans un corps et une âme avec la voix de toute la raison de l'Occident où cependant semble résonner un accent qui pourrait être celui du premier homme, l'accent d'un Adam âme vivante, cela ne nous ouvre-t-il pas largement les portes occultes d'une connaissance qui demeure presque surhumaine ?

En l'écouter, l'entendant devrait-on mieux dire, il ne s'agit pas de succomber à une forme de romantisme du nouvel âge, mais d'adhérer avec lui en toute lucidité à une vaste et impondérable conscience de conscience, propre au Jnana yoga, donc sans limite, en constante expansion.

Les rishis de l'Inde ancienne ou les voyants de la terre qui ont vu, entendu et transcrit ces connaissances souvent abscondes, parfois cryptées, agissaient tels des miroirs réfléchissant les arcanes d'un Dieu géomètre, brillants et lumineux comme les facettes d'un seul diamant, celui du Sens de la création, des hommes et de la vie.

Que pouvons-nous entendre sous ces affirmations d'un philosophe sinon que ce monde que nous recouvrons des voiles obscurcissants de nos vies, notre ignorance dirait Socrate, dissimule une lumière éternelle, celle qu'Héraclite voyait dans le logos, dans le feu de l'intelligence à l'origine de tout ?

Car Abellio nous poserait ainsi les questions suivantes : pourquoi aurions-nous entre les mains de tels fragments sinon pour nous confirmer d'une part quel pourrait être le sens de notre incarnation-involution, et d'une autre, afin que l'éternel présent de la présence puisse nous devenir perceptible, voire accessible ?

Par son intérêt éclairé pour la désoccultation des aspects invisibles de la Tradition, ce qu'il définissait comme la critique interne, Abellio nous place devant un univers aussi ouvert que possible, au bord de ce vertige que creuse le vide en nous en vue de nous obliger à vivre dans et par cet absolu.

Cela semble l'un des paradoxes intérieurs chez Abellio que cette ouverture perpétuelle et absolue face à une non moins constante et perpétuelle ré-insertion dans le concret, dans le vécu de l'homme de chair. Heidegger écrivait : *In der Welt sein* – être dans le monde.

Nous voilà, si nous le suivons bien, marchant au bord du précipice, là où s'ouvre l'abîme du mystère inhérent à la création. Et pourtant, nous marchons sous le poids de notre incarnation, pensant avec Daumal :

ce sera l'Absolu ou le n'importe quoi.

Abellio nous conduit à ouvrir les yeux sur ce qui nous dépasse de tous côtés et qui en même temps nous porte puisque nous sommes également soutenus par cette dimension qui à la fois nous surpasse et nous crée. Miraculeuse marche de l'ampleur vers l'intensité dans un éternel présent.

Comment alors ne serions-nous pas bouleversés par cette œuvre inépuisable ?

Je me souviens avoir vécu de longues années sans être vraiment capable de m'intéresser à quelque roman que ce soit, tant il m'était devenu impossible de me laisser séduire par des intrigues que je jugeais rapidement stériles après quelques chapitres, attendant que fut achevée et publiée la prochaine étape de la trilogie

annoncée, romans de plus en plus éblouissants au sens ou une surabondance de lumière devient aveuglante. Ces trois romans dont les intrigues et les personnages s'amenuisaient mais, gagnant en profondeur, s'élargissaient jusqu'à s'évanouir presque dans le cosmos où ils se fondaient.

Comme si ces êtres et leur destiné, au départ si complexes, disparaissaient sous d'infinies ramifications astrologiques au point de se dissoudre et se confondre avec la structure même de l'absolu. L'intrigue absolue n'est-elle pas étroitement liée à notre destinée en cet univers ou ce multivers, fondue en une immobilité intemporelle ?

Pourtant, il ne s'agissait pas pour le lecteur de ces romans ou de ces essais de suivre une méthode ni de mettre en pratique des théories afin de parvenir un jour à des découvertes inouïes, à quelque apothéose de l'être ultime.

A fréquenter l'œuvre d'Abellio, le lecteur même objectif finit par perdre son sentiment d'autonomie isolante, ce sentiment d'individualité séparé ou égoïste, si proche elle nous conduit de cette intelligence universelle où nous attend un silence plein qui nous absorbe sans nous abolir.

J'ai appris qu'il ne fallait pas suivre la pensée abellienne comme un disciple suit son maître, mais au contraire s'abandonner afin de laisser cette science et son ardeur s'enflammer et brûler en nous jusqu'à ce que les murailles de l'intellect soient consumées afin que s'effondre la raison et que nous devenions libres, non pas convaincus mais convertis.

Cette conversion que nous propose Abellio de re-vivre en nous-mêmes, il nous en donne les clefs. Alors pourquoi ne pas ouvrir les domaines qui nous furent indiqués au lieu de tergiverser ou d'en discuter les formes. Nous n'avons rien à prouver envers le corps de son enseignement, mais tout à prouver envers son impact illuminatif dans notre vie quotidienne.

Notre adhésion aux visions abelliennes s'infiltré en nous lentement ou abruptement d'un seul coup comme sous le bâton du maître Zen et nous sortons de la torpeur pour pénétrer en « quelque chose » qui nous dépasse et nous englobe à la fois, nous détermine diront certains, puisque de ce quelque chose nous sommes parties. Le temple est désormais en nous.

Avec la fin de l'ésotérisme, l'accès à la transfiguration du monde, nous devenons conscients de notre être intérieur ce qui entraînera des effets concrets.

Tout cela n'est pas sans évoquer les mots de Sri Aurobindo à propos de la poésie et de la « vision concrète » qui serait selon lui l'essence de la plus haute particularité de la poésie. Dans *Future Poetry*, Aurobindo prête à la poésie mantrique cette puissance d'entraînement, de transformation de l'être, créateur ou lecteur, comme si les visions poétiques d'un Homère, d'un Dante ou d'un Shakespeare, n'auraient pas que les pouvoirs enchanteurs des images sonores, mais seraient bien des réalités, des percées ouvertes au travers de l'espace et du temps d'une future évolution de

l'homme. Des visions dont la puissance saurait nous propulser, si on peut dire, dans un éternel présent. L'instant présent n'ayant pas d'existence séparée puisqu'il n'y a que l'éternel qui le contient.

Chez Abellio on peut distinguer deux phases métaphysiques. La première contiendrait l'émergence ou la reconnaissance de l'intersubjectivité universelle, du puissant déchirement du voile d'obscurité qui nous tient dans l'isolement depuis la naissance; et la seconde, plus lente et plus complexe, peut-être même impraticable pour certains d'entre nous, la mise en pratique de l'axiomatique de la Structure absolue.

Mais la manipulation de ces connaissances serait moins démocratique que sacerdotale, pour utiliser une qualification abellienne, ou aristocratique, ce qui mettrait à mal la notion d'interdépendance pourtant si fondamentale dans la pensée d'Abellio. Des connaissances qui demandent de l'opérateur une qualification presque sacerdotale confiait-il à Maryse Choisy, puisque la communication de ces connaissances pose non pas un problème, mais un obstacle important. Nul ne peut parcourir pour autrui le chemin de Damas.

Si la transcendance est votre objectif, il vous faut y parvenir par vous-mêmes.

Husserl considérait les opérations métaphysiques comme des actes de création et donc l'opérateur comme un créateur. La qualification de l'opérateur qu'Abellio pose comme préliminaire ne peut-elle pas être entendue comme une épreuve ou comme l'exercice d'un yoga de l'esprit ?

Différent du jnana-yoga de la conscience, une forme pré-socratique qui repose sur l'inscription de Delphes "connais-toi toi-même", repris par le "qui suis-je" de Maharishi, le yoga occidental d'Abellio ne cherche pas à s'abstraire ou à éluder l'intellection laquelle devient au contraire l'instrument de la connaissance pour ouvrir un chemin nouveau propre à l'Occident pour parvenir à l'illumination par une prise de conscience de l'interdépendance universelle. L'Un sort du tout et le tout sort de l'Un, écrivait Héraclite; la structure abellienne nous conduirait jusque-là vers cette lumière et non plus dans l'évanouissement mystique. Difficile de dire où l'un s'efface afin que l'autre commence.

Pour y parvenir, Abellio insiste sur une qualification exclusive. Est-ce inévitable ou ne serait-ce pas plus simplement l'expression d'une indispensable concentration préliminaire des énergies de l'attention ? La spiritualité ou la transcendance n'est-elle pas sélective et ne se présente-t-elle pas à nous comme une science de haut niveau réservée ici aux esprits capables de l'entendre ?

C'est par l'interdépendance, ce que St-Paul appelait la "charité", que l'on devient capable de comprendre et de connaître l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance. Et Jean-de-la-Croix écrivait plus simplement: "j'entrai, je ne sais où j'entrai", décrivant ainsi indirectement ses illuminations. Cela n'aurait rien d'aristocratique au sens ésotérique du terme mais serait une actualisation de la

connaissance, une entrée en soi, début et accès à la transfiguration après une ascèse sous quelle que forme que ce soit.

Abellio insistera à plusieurs reprises dans ses analyses de la pensée d'Husserl sur le fait essentiel que certains concepts ne peuvent être compris que vécus, ainsi de la transcendance qui resterait lettre morte en tant que cogitation abstraite, mais pourrait transformer la vie profonde d'un être chez qui flambe cette révélation qui serait comparable au buisson ardent de la Bible.

Il nous semble que l'homme puisse emprunter deux routes différentes.

L'une serait le chemin le moins fréquenté du poète Robert Frost, voie qui ne suit pas le sens des mots à travers cette forêt des idées, mais celle-là qui est unique, serait unique pour chacun d'entre nous. La vie alors est transformée de l'intérieur, tous les gestes peuvent demeurer les mêmes puisque des pas sur la voie ressemblent à des pas sur la voie, même s'ils ne conduisent nulle part. Nous sommes parvenus à la fin de l'ésotérisme, le but est atteint, plus rien n'est obscur ni secret. Pensons de nouveau à St-Paul écoutant avec une sincère surprise les voix qui sur la *platia* grecque commentaient les nouvelles du jour alors que pour lui, il n'y avait qu'une seule nouvelle : l'avènement.

Bien sûr l'abstraction s'était concrétisée, en lui, l'avènement était devenu évènement.

Il n'y avait plus à proprement parler d'extérieur et d'intérieur tout comme cela doit advenir au cœur de l'alchimiste à l'aube du millième matin.

Pourquoi resterions-nous retranchés derrière les mots, quelle protection nous offrent-ils enfin ? Alors que les mots peuvent nous libérer de toute contrainte et de toute crainte. Le pouvoir des mots n'est pas que celui inséré dans le rythme des mantras puisqu'il est aussi une puissance qui peut se faire entendre même dans le son d'une seule main.

Il ne convient pas de se livrer à la critique externe de l'œuvre ou de la pensée d'Abellio, pratique qui contredirait profondément son approche gnostique de la Vérité. On pourrait cependant avancer que l'une des difficultés chez Abellio, et nous savons tous qu'il n'a jamais reculé devant les difficultés, ne serait-elle pas d'avoir voulu progresser en une seule vie sur deux avenues différentes, voire opposées, celle du romancier et celle du philosophe. Est-ce réalisable, était-ce un choix ou plutôt une nécessité intellectuelle ? Le romancier Abellio voulait expurger, exorciser ses ombres par une quasi impossible tentative d'assomption. Son dernier et ultime roman *Visages Immobiles* se voulait sans intrigue, au-delà des intrigues, sous l'éblouissement des lumières de la conscience qui efface tout. Mais la part d'ombres de l'homme de poussière conservait son opacité quelle que fût la puissance de l'intellect. Et cette part d'ombre dans une âme et un corps ne peut jamais se dissoudre totalement par elle-même en un retour sur soi, elle ne peut s'abstraire que par l'unique voie d'un "surrender", de l'abandon conscient à la vie même, à ce que le prophète Abellio

entendait et voyait désoccultant la tradition la plus féconde.

Une telle contradiction a dû sembler inacceptable à son esprit profondément occidental, intolérable, surtout qu'il savait nous en indiquer les clés à nous lecteurs.

Il ne faut pas croire que Sri Aurobindo n'avait point rencontré une opacité similaire en son travail pour l'évolution de l'homme. Ses épigones crieront au sacrilège, mais Aurobindo était un "homme" qui s'est bien souvent comporté comme tel, ce qui par ailleurs prouve hors de tout doute la puissante force de transformation de son yoga. Mais à la différence d'Abellio, il ne se jugeait pas, ou s'il s'était jugé, il ne portait trace ni de culpabilité ni d'orgueil. Sa longue poursuite vers l'homme supra-mental se poursuivait dans un corps et une âme. La fin de l'ésotérisme prenait pour lui forme de dissolution par l'absence de désirs ou de pouvoirs, omniscience et omnipotence confondues avec ceux de l'humanité impersonnelle.

Tout comme Abellio, Sri Aurobindo fut profondément impliqué dans les luttes politiques (impliqué puisqu'il fut arrêté et jugé). On connaît son engagement, on sait qu'il a labouré le sol de l'Inde entière pour y semer le ferment de l'indépendance avant de laisser à Gandhi une lente et difficile récolte. Aurobindo avait fait le saut hors de la politique et de la libération de son pays du joug anglais pour découvrir qu'il ne pouvait travailler à la libération de l'Inde sans passer par la libération de l'homme puisque rien ne serait accompli « tant et aussi longtemps qu'un seul homme continuait à vivre dans l'ignorance et la souffrance » a-t-il écrit à plusieurs reprises. La libération du pays devenue la libération de tous reposait désormais sur sa propre évolution vers une nature divine, vers un supra-mental. C'est pourquoi il se retira complètement de toute vie politique.

Il y a entre ces deux destins certains parallèles éclairants. Mais ce serait s'égarer que de tenter une critique externe de l'œuvre ou de la pensée d'Abellio. Disséquer le corps du violon jamais ne fera découvrir le ton de la musique ni encore moins sa hauteur d'élévation.

Eduqué en Occident, ouvert à l'ampleur de la pensée européenne, Sri Aurobindo fut également tributaire de la Tradition et trouva en elle les révélations qui serviraient de base au développement de son propre yoga. S'éloignant des yogas traditionnels, il considérait que leur objectif, la recherche du nirvana, but également du Zen, conduisait à un échec. Abandonner le corps, la vie, le mental afin de chercher refuge dans un au-delà considéré comme la solution ultime aux problèmes de l'homme, apparut rapidement aux yeux d'Aurobindo non pas comme la résolution finale, mais comme une dissolution passagère, individuelle. Il a donc, une fois cette étape acquise, poursuivi sa recherche à la fois mystique et gnostique afin d'ouvrir un chemin qui conduise non pas à transformer sa propre vie, mais l'existence de tout homme, faite de limites, d'obstacles et de souffrances pour l'élever du stade mental jusqu'au supra-mental afin qu'émergent des propriétés jusqu'à maintenant occultes ou involuées.

Cela devait s'accomplir selon les vues des pouvoirs, je dis bien les pouvoirs, de

la vie divine involuée dans la matière. Cette transformation vogue à distance des nirvanas qu'il considèrerait comme une étape primordiale et non plus comme une fin. Car une telle fin n'existe pas, l'homme étant engagé en une perpétuelle évolution depuis des millions d'années comme le pressentaient également avec lui, en Occident, l'écrivain N. Kazantzakis (voir *Ascèse*) et le paléontologue T. de Chardin. Pour eux, l'homme actuel, l'homo sapiens-sapiens, ne serait qu'un des maillons sur cette longue chaîne évolutive et surtout pas le dernier.

Ni le romancier ni le philosophe Abellio ne semblait parvenir à cette conclusion même s'il possédait une intuition claire de la transcendance, de son pouvoir à transformer l'esprit, l'art et le corps.

Si l'homme oriental possède le sentiment de vivre dans un univers de forces qu'il considère comme des dieux et des déesses qui soutiennent l'homme, la particularité et le profond dilemme de l'occidental sont de ne vouloir s'en remettre qu'à ses raisonnements, que son esprit ne sait dépendre que de lui-même ce qui est pourtant sa hauteur, sa grandeur et sa profondeur.

Faut-il parler d'échec? Abellio dirait que parler d'échec est parler aussi mal que possible. Où serait l'échec d'une auto-transcendance, d'un dépassement de soi? Ce qui serait laissé derrière ne devrait-on pas le considérer comme le résidu de la progression, comme les matériaux de l'expérience ?

La pensée raisonnante du philosophe élabore un système de concepts symboliques où la réalité représentée ne peut plus être saisie par la même intellection mais au travers d'une capacité intuitive directe, un vivant contact avec la vie, expérience par identité avec un corps de connaissance. De sorte que cette réalité, en un sens nouvelle, que nous avons appris à connaître par la compréhension, devienne nôtre.

Cela ne relève plus de la dialectique, mais de la révélation d'une lumineuse intuition de l'esprit ou de l'expérience spirituelle qui conduit le sujet pensant vers une perception de la pure conscience. Alors le philosophe touché à la vérité pour le plaisir de la conscience et, au niveau le plus élevé possible il fera corps avec une vérité vivante, éternelle.

Trouvez-moi un point d'appui et je soulèverai le monde - ce point ne se trouverait-il pas au centre de la Structure absolue ?
